

sidérablement l'homme d'affaires. — Si vous aviez tardé d'une minute, je crois que je me serais fâchée sans retour avec Lady Nevyl.

M. Dunnet toussa pour se donner une contenance et se cantonna dans un prudent silence. Il songeait que cette comtesse autrichienne, qu'il avait eu tant de peine à persuader de venir en Angleterre, allait peut-être devenir fort embarrassante à diriger. C'était toute une éducation à faire et l'élève ne paraissait pas devoir être d'une souplesse exemplaire. Pour commencer, après le déjeuner, il demanda respectueusement à Mademoiselle la Comtesse la permission de la conduire dans toute la maison.

Ce fut pour Ulrique une suite ininterrompue d'étonnement : les chambres tendues de peluches aux encadrements d'or ou de cristal de Venise, les escaliers immenses, les majestueuses galeries aux tapisseries antiques, aux incomparables œuvres d'art, tout cela lui faisait croire qu'elle vivait quelque prodigieux conte de fée. Elle fut tout aussi stupéfaite, mais moins dépaysée, devant les gigantesques armoires bondées de linge brodé, des services de porcelaines rares, et surtout des cuisines. Ah ! ces cuisines ! La Maison de la Vierge et le presbytère y auraient tenus tout entiers.

Lorsqu'elle eut tout vu, elle demanda à M. Dunnet d'un ton de dormeuse éveillée :

— Et tout cela... tout ce qui est dans cette maison m'appartient ?

— Tout et bien d'autres choses encore.

— Et ces domestiques feront tout ce que je leur dirai de faire ?

— Ils sont payés par vous dans ce but, comtesse.

— Et je pourrai avoir mes œufs cuits tous les jours aussi délicieusement que ceux de ce matin ?

— Votre cuisinier français vous réserve bien d'autres merveilles.

— Et si j'ai envie de sortir en voiture, par exemple ?

— Vous n'auriez qu'à appuyer sur le bouton de cette sonnerie et à dire : " Ma voiture. "

— Ainsi, j'ai une voiture à moi ?

— Vous en avez neuf, depuis le drag jusqu'au poney-chaise, au coupé ou à la victoria. Quant aux chevaux... D'ailleurs, si vous n'êtes pas fatiguée, comtesse, nous allons visiter les écuries et les remises.

Ulrique n'était pas fatiguée, mais elle avait besoin de se recueillir ; elle remit au lendemain cette visite, pour aller s'enfermer dans sa chambre.

— Du reste, — avait-elle dit à M. Dunnet, — j'ai le temps : je ne pense pas à rentrer à Glockenau avant quinze jours ou trois semaines.

M. Dunnet n'avait pas répondu, mais, en s'inclinant silencieusement, il avait dissimulé un sourire on ne peut plus incrédule. Il était évidemment de l'avis de l'hôtesse du *Soleil d'Or*.

Après une heure de solitude qui rétablit l'équilibre de ses facultés, Ulrique se mit à parcourir seule les salons, méditant, comparant, étudiant en détail ; elle était toute à cette occupation lorsqu'elle entendit heurter à la porte

la plus voisine quelques coups discrets. Elle courut ouvrir. C'était une dame majestueuse, qui, aussitôt, s'annonça sous le titre de femme de charge.

Mme Moore, c'était le nom de cette digne personne, prit des circonlocutions sans fin pour arriver à faire comprendre à la jeune comtesse que sa robe reprise n'était vraiment pas en rapport avec les magnificences qui l'entouraient.

— C'est tout ce qu'il m'était possible d'apporter avec moi, — dit Ulrique ; — mais vous avez raison. Puis-je ici près, acheter de l'étoffe et pouvez-vous me prêter une machine à coudre pour aller plus vite ?

— J'ai fait mieux, mylady. La couturière de Lady Nevyl est, sur mon avis, au château. Si vous le permettez, elle va prendre vos mesures et, d'ici quarante-huit heures, elle vous apportera deux ou trois toilettes.

— Mais tout cela va coûter de terribles sommes ! s'écria Ulrique sincèrement inquiète.

Mme Moore regarda fixement sa nouvelle maîtresse et dit, d'un ton de dignité offensée :

— Lady Nevyl, la mère de Sir Gilbert, ne dépensait jamais moins de trois mille livres par an pour sa toilette, et elle aurait pu en dépenser le double sans s'en apercevoir.

— Oh ! bien, alors, — dit Ulrique avec un petit rire, — je crois que je puis me permettre la couturière.

Les deux jours qui s'écoulèrent avant le retour de la couturière, Ulrique les consacra exclusivement à un travail mental solitaire d'observations et de déductions, dont la conclusion fut qu'elle pouvait se permettre infiniment d'autres choses que quelques robes. Elle était, à vrai dire, exactement dans la période d'énergie latente de la chrysalide sur le point de sortir de sa prison, et le seul fait d'endosser devant une glace révélatrice une robe d'intérieur aux plis épais et au frou-frou soyeux provoqua sa métamorphose.

Dès cet instant, elle se redressa, parcourut le château en reine, prit, en quelque sorte, possession de son domaine, et se surprit à sonner vingt fois dans une heure, rien que pour se prouver que le personnel du château était bien attentif à ses ordres. Inutile d'ajouter que les soins coquets donnés à sa personne firent partie de la métamorphose. A la fin de la seconde semaine, elle constata avec un orgueil légitime, dans un fidèle miroir, la plénitude de sa fière beauté ; elle murmura : " Ah ! c'est beau d'être riche ! " et elle ne songea pas à faire atteler pour reprendre le chemin de Glockenau, tout en répétant : " C'est l'argent de Gilbert et... je ne veux pas de son argent. "

Malgré ses fermes résolutions antérieures, Ulrique était encore au château de Morton la semaine d'après, puis celle qui suivit, puis un second mois se passa... La jouissance de la fortune est une si douce chose pour qui n'a jamais connu que les privations !

(A suivre.)